

# Félix Gélineau

## De la guerre vécue à la construction du souvenir 1914-1918

Guy-Marie LENNE

Surgis de l'oubli dans lequel ils étaient confinés depuis presque un siècle, deux cahiers de Félix Gélineau sobrement intitulés « Mes notes de guerre »<sup>1</sup> viennent apporter, en ces années de commémorations en tous genres, une modeste contribution à l'écriture de l'Histoire de la Première Guerre mondiale. Mais ils permettent aussi de comprendre comment se construit le souvenir.

### I L'homme. Son parcours dans la guerre



Félix Gélineau en uniforme  
*Photographie. Coll. Privée.*

Lorsqu'il est mobilisé, comme beaucoup d'autres, le 1<sup>er</sup> août 1914, Félix Gélineau a presque 27 ans, il est né le 13 août 1887 à Genneton, au Nord des Deux-Sèvres.

La famille Gélineau appartient à cette petite paysannerie du bocage. Enregistrés souvent comme « cultivateurs », les Gélineau vont de ferme en ferme, de bail en bail. Côté paternel, la famille est originaire de Jallais, dans le Maine-et-Loire (son grand-père, Louis, est qualifié de « bordier »). Côté maternel, la famille vient de Saint-Pierre-à-Champs (son grand-père y est un temps « domestique », puis « cultivateur »).

Son père, Pierre-Louis, est né au Breuil-sous-Argenton. Au moment de son mariage avec Marie Boudier, en 1886, il habite à Genneton et y est « cultivateur ».

---

<sup>1</sup> Collection privée.

Nous ne savons rien, ni de l'enfance ni des études de Félix Gélinau. Sa petite-fille nous a assuré qu'il avait eu son certificat d'études, suivi de deux années chez les frères de Saint-Gabriel à Argenton-Château, lui assurant une culture que peu de ses compatriotes possédait<sup>2</sup>.

Quand il part faire son service militaire le 1<sup>er</sup> octobre 1908, Félix est « ouvrier agricole » chez son père. C'est un jeune homme d'1m 69 qui se présente au 33<sup>e</sup> Régiment d'artillerie de Poitiers où il sera affecté comme canonnier-conducteur. Rendu à la vie civile deux ans plus tard, il est mobilisé le 1<sup>er</sup> août 1914 et arrive à Poitiers le 3 avec son jeune frère, Jean. Il est incorporé comme conducteur de chevaux dans la 9<sup>ème</sup> batterie du 49<sup>e</sup> RA de campagne, rattaché au 9<sup>e</sup> corps d'armée.

Embarqué à bord d'un train, à Grand-Pont dans la banlieue de Poitiers, le 8 août, en direction de l'Est, il arrive avec son régiment deux jours plus tard à Pont-Saint-Vincent, au Sud-Ouest de Nancy.

Là commence sa guerre, qu'il décrira dans ses cahiers, jusqu'en 1919 et sa démobilisation. Le tableau suivant résume les principales étapes du parcours de Félix Gélinau dans la guerre.

| Année | Périodes                  | Lieux et batailles importantes   |
|-------|---------------------------|--|
| 1914  | 11 août – 5 septembre     | Environs de Nancy-Réméréville  |
|       | 7 sept – 10 sept          | <b>Bataille de la Marne</b>  |
|       | Octobre-Décembre          | <b>Belgique</b>  |
| 1915  | Janvier-avril             | Maladie puis permission  |
|       | 25 avril                  | Départ vers les Vosges   |
|       | Août                      | <b>Bataille du Linge</b>   |
| 1916  | 26 juin                   | Départ des Vosges vers la Somme  |
|       | Juillet à septembre       | <b>Bataille de la Somme</b>  |
|       | 28 octobre                | Départ vers les Vosges   |
|       | Novembre 1916 à mars 1917 | Vosges   |
| 1917  | Mai-juin                  | <b>Bataille du Chemin des Dames</b>  |
|       | Juillet                   | Départ vers l'Est puis retour en Champagne   |
|       | 28 octobre                | Départ pour l'Italie (Nord-Ouest de Venise à Bassano et environs) Participation aux combats.         |
| 1918  | Avril-mai                 | Départ d'Italie vers la France et cantonnement dans la région de Saint-Omer                          |
|       | Juin-juillet              | <b>2<sup>ème</sup> bataille de la Marne et du Chemin des Dames</b> (offensive allemande)             |
|       | A partir du 18 juillet    | Participation à la contre-offensive alliée, pourchassant les Allemands                               |
|       | 11 novembre               | Le matin, en cantonnement à Monceau-sur-Oise (Est de Guise), il apprend la signature de l'armistice. |

<sup>2</sup> Antoine Prost, *Si nous vivions en 1913*, Grasset 2014, page 75 et suiv.

En résumé, Félix Gélineau a été de la plupart des grandes batailles, exceptée celle de Verdun (il est alors dans les Vosges) : la Marne, le Belgique, Linge, la Somme... Mentionnons notamment son séjour en Italie, au nord de la Vénétie, dans le piémont alpin.

A son retour de la guerre, il retrouve sa mère - son père est décédé dès le début du conflit en novembre 1914 - et son frère, libéré du camp dans lequel il était prisonnier depuis le 22 août 1914. Il se marie peu de temps après son retour, en 1920, avec Germaine Billy, de Cersay, avec laquelle il était presque fiancé avant la guerre. Germaine a perdu sa mère, morte de chagrin après avoir appris la mort de son fils au combat<sup>3</sup>.

Jusqu'à sa mort, en 1933 d'un ulcère à l'estomac, Félix Gélineau exercera la double activité de secrétaire de mairie à Cersay et de cultivateur, exploitant les terres de son épouse.

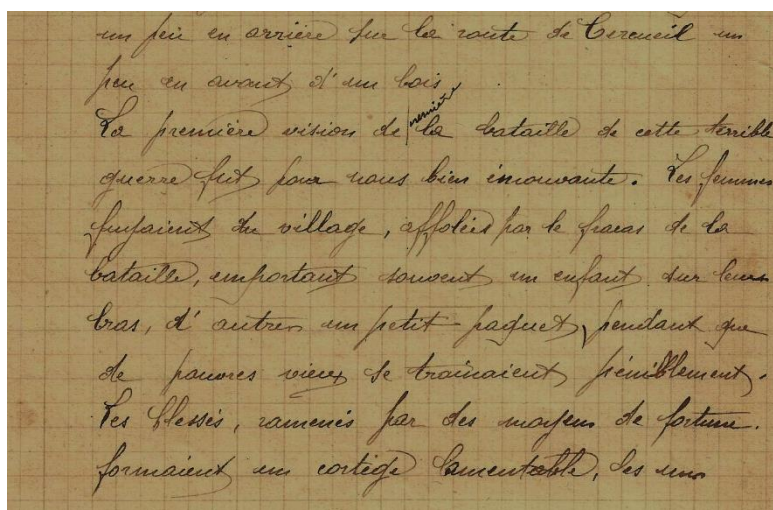
Abordons maintenant la façon dont Félix Gélineau rend compte de son expérience de combattant, conducteur de chevaux dans l'artillerie.

## II Une guerre vécue

La toute première participation au combat de la batterie de Félix Gélineau se situe le 25 août 1914. Son régiment est alors à Réméréville, sur le plateau Lorrain à environ 16 km à l'Est de Nancy.

Dès le début du récit de la bataille, Gélineau emploie des qualificatifs puissants, sans équivoque : la canonnade est « furieuse », la bataille s'engage « terriblement ». Au passage, il stigmatise les officiers d'infanterie qui, selon lui, ont empêché une victoire complète.

Le passage le plus intéressant est celui où il raconte l'après bataille. Pour la première fois, il décrit ce qu'il voit des civils : « Les femmes fuyaient du village, affolées par le fracas de la bataille, emportant souvent un enfant sur leurs bras, d'autres un petit paquet, pendant que de pauvres vieux se traînaient péniblement ». Il s'attarde sur les blessés, décrivant le « spectacle épouvantable qui me fit beaucoup de peine ainsi qu'à mon camarade que je vis pleurer. De pauvres blessés se traînaient sur la route sur des brancards, presque mourants, leur corps ensanglanté. Je vis un pauvre



Extrait du premier cahier de Félix Gélineau  
Cliché de l'auteur, coll. privée

<sup>3</sup> Moïse Alexis Billy, né en 1890, soldat-mitrailleur au 2<sup>ème</sup> groupe d'aviation, escadrille 20, est tué dans un accident aérien à Ercheu (Somme) le 24 mars 1917. Le Farman 60 dans lequel il avait pris place était piloté par l'adjudant Charles Larrouil, blessé dans le crash.

malheureux qu'on transportait sur une voiture ambulance qui avait les parties traversées. Il souffrait horriblement. »

Dans une de ses nombreuses envolées littéraires, Gélineau termine sa description ainsi : « aucun artiste ne pourrait de sa main exercée peindre ces tableaux vivants qui passent mais qui ne s'effaceront jamais de ma pensée. Le cœur de l'homme si dur soit-il est obligé devant ces sublimes victimes de se laisser aller à la pitié. »

Le 9 septembre 1914, au plus fort de la bataille de la Marne, Félix Gélineau est à Gourgançon avec sa batterie, au Nord de Troyes. Il parle d'une canonnade « terrible », du bruit « assourdissant » des canons, du « fracas épouvantable des éclatements », d'une plaine « arrosée » de projectiles, « on aurait dit que des petits volcans sortaient de la terre tellement les obus tombaient. »

Son récit montre aussi que l'artillerie n'était pas nécessairement « à l'abri » derrière l'infanterie : « au trot, nous traversons le village que les Allemands bombardaient à cause du croisement de route ; le bruit formidable de nos caissons sur la route nous empêchait d'entendre l'éclatement des projectiles. Si nous ne les entendions pas, nous les voyions bien qui, parfois, éclataient près de nous. »

A propos du champ de bataille, Gélineau parle d'un « champ de carnage. » Mais, s'il évoque encore des hommes blessés, bien sûr, c'est plutôt le spectacle des chevaux morts ou blessés qui le frappe et le touche très certainement.

Deux passages de son texte suffisent à saisir l'horreur du sort souvent réservé aux chevaux dans cette guerre : « Des chevaux affolés galopent dans la plaine ayant perdu leur cavalier, d'autres étaient tombés éventrés. Sur la route, nous voyons un cheval debout, la cuisse coupée jusqu'à la moitié par un éclat d'obus [...] qui, debout, cherchait à vouloir nous suivre en hennissant. » Plus loin : « deux chevaux attachés à un sapin avaient été déchiquetés par un obus. »

Les annotations sur les chevaux sont logiquement nombreuses dans les cahiers. Félix Gélineau prend son rôle de conducteur de chevaux à cœur. Apparaissent parfois des remarques sur les mauvaises conditions de vie des chevaux : la faim, la soif, la fatigue, la boue, ce qui les rapproche de ce que vivent les poilus dans les tranchées. Le 8 juillet 1916, Gélineau écrit que les « chevaux n'en pouvaient plus, depuis le 7 au soir, ils avaient fait 60 kilomètres sans boire et sans manger ou presque ».

Le 13 septembre 1914, alors que les hommes trouvent refuge chez un cordonnier pour dormir, les chevaux passent la nuit à l'extérieur. Le lendemain, Gélineau note : « à notre réveil, nous trouvons nos chevaux dans un état tel qu'on ne peut se l'imaginer. Ils s'étaient tous roulés dans la boue avec leur harnachement, ce n'étaient plus que monceaux de terre ». Plus loin, en Belgique : « la boue dans laquelle nous pataignons journallement et nos chevaux, attachés à une corde derrière une haie, étaient enfoncés jusqu'au ventre. »

Félix Gélineau unit fréquemment la mort et les blessures des hommes et celles des chevaux. Le 7 octobre 1914 : « Un obus tombe sur les avant-trains qui se tenaient comme d'habitude chaque soir derrière les pièces et blesse quatre hommes et trois chevaux. » Ailleurs, le 10 juillet 1916 : « un obus

tombe sur la 32<sup>ème</sup> batterie et tue cinq hommes sans compter les chevaux qui furent tués. » Un an plus tard : « quatre hommes ont été blessés à la 24<sup>ème</sup> batterie, deux chevaux tués sous un conducteur et les deux autres blessés. »

Toutefois, même si les chevaux sont très présents dans les notes de Félix Gélinau, aucune annotation d'ordre affectif ne transparait dans son discours, comme s'il voulait s'éviter la douleur ou la peine de voir disparaître des compagnons d'infortune. En même temps, les chevaux disparaissaient par milliers à cause des blessures, des maladies, de l'épuisement, des combats et les soldats n'avaient pas vraiment le temps ni la volonté de s'attacher à eux.

Attardons-nous maintenant davantage à la source elle-même, pour mieux comprendre la façon dont s'est construit le souvenir de la guerre chez Félix Gélinau

### III « Mes notes de guerre ». La construction du souvenir



**Cahiers de Félix Gélinau**  
*Clichés de l'auteur*

La source se présente sous la forme de deux cahiers à petits carreaux de type cahier d'écolier, de dimension 22X17,5 cm.

Le 1<sup>er</sup> : 144 pages, entièrement écrit.

Le 2<sup>ème</sup> : 194 pages, dont seules 106 pages sont écrites.

Le 1<sup>er</sup> couvre la période d'août 1914 au 5 novembre 1917.

Le 2<sup>ème</sup> prend la suite jusqu'au 18 février 1919.

Les cahiers apparaissent donc déséquilibrés dans leur contenu :

Année 1914 : 66 pages

Année 1915 : 22 pages seulement (maladie de Gélinau puis permission, du 4 janvier au 1 avril)

Année 1916 : 23 pages

Année 1917 : 43 pages

Année 1918 : 66 pages

Ces cahiers posent plusieurs questions. D'abord celle de la date de leur rédaction. Très probablement, ils ont été écrits après la guerre. En effet, Félix Gélinau utilise la plume et l'encre (et non le crayon à papier du poilu), d'une belle écriture, régulière, et dans des cahiers restés très propres depuis un siècle.

Que penser alors de ces cahiers ? S'agit-il d'un pur travail de mémoire ? D'une reconstruction a posteriori d'un vécu au quotidien ? Mais alors, comment aurait-il pu se rappeler les dates, les heures, les lieux, après tout ce temps passé et toutes ces épreuves endurées ? L'entreprise nous apparaît difficile, voire impossible. Plus vraisemblablement, les deux cahiers ressortent d'un travail

mixte. Si Félix Gélinau les a appelés « mes notes de guerre », c'est qu'il a très certainement pris des notes au fur et à mesure du conflit, sur des cahiers et/ou des feuilles aujourd'hui disparus. Aucun indice ne permet de l'affirmer mais les historiens Rémy Casals et Frédéric Rousseau ont fréquemment rencontré ce type de démarche au cours de leurs recherches<sup>4</sup>. En tout cas, nous rejoignons Corinne Krouck qui, dans un article sur les stratégies d'écriture et représentations de la guerre, note, à propos des carnets écrits après-guerre que « leur contenu, la précision des dates et des lieux attestent bien de l'existence de notes préalables, de brouillons, peut-être même de véritables journaux intimes, donc d'une pratique, au moment des événements, de l'écriture de soi.<sup>5</sup> »

Une lettre laissée dans un des deux cahiers nous donne un précieux indice sur la méthode employée par Félix Gélinau. Elle est datée du 10 octobre 1916, écrite au crayon à papier par Félix, adressée à sa mère. Comparons ci-dessous un passage de sa lettre avec le contenu du cahier, à la même date.

| <b>Lettre du 10 octobre 1916</b>  | <b>Cahier, à la date du 9 octobre 1916</b>   |
|---|--|
| <p>« Hier, dans l'après-midi, j'ai eu l'occasion de voir ce champ de carnage qui m'intéressait beaucoup. Je voyais, en compagnie de mes camarades des boches tués dans leur trou, la mitrailleuse à la main.</p> <p>Ils ne doivent pas se rendre ou sinon, ils sont tués par ceux qui sont plus à l'arrière, c'est ce que nos chasseurs nous racontent et on en voit la preuve. »</p> | <p>« Les Boches étaient tués dans leur trou individuel, la mitrailleuse à la main.</p> <p>Un chasseur m'a assuré en me faisant voir un point qui se trouvait près de nous, qu'un boche, se rendant à une sentinelle française, fut tué par une mitrailleuse boche qui le tira de derrière. »</p> |

C'est la seule preuve, pour nous probante, d'une réécriture de ses souvenirs, à l'aide d'une lettre écrite pendant la guerre et on peut supposer légitimement qu'il a répété l'opération de nombreuses fois, sa mère, devenue veuve, ayant à n'en pas douter pieusement conservé les courriers de son fils. Hélas, la famille n'a pas gardé d'autres lettres que celle-ci, ni aucun autre papier.

La 3<sup>ème</sup> question, double, à propos de ces « notes de guerre » tient à l'attention que Félix Gélinau pouvait porter à ses carnets et à l'intérêt que peuvent représenter ces carnets pour les historiens.

A la première partie de la question, il est facile de répondre. La littérature de guerre est aujourd'hui bien connue, notamment à travers les travaux de nombreux historiens, Rémy Casals et Frédéric Rousseau, déjà cités, mais aussi Antoine Prost, Anne Wiewiorka, Stéphane Audouin-Rouzeau, Annette Becker...

<sup>4</sup> Rémy Casals et Frédéric Rousseau, *14-18, le cri d'une génération*, Editions Privat, Collection « Entre légendes et histoire », 2003, 160 pages.

<sup>5</sup> Krouck Corinne, « Stratégies d'écriture et représentations de la guerre. L'exemple des combattants de 1870 », *Sociétés & Représentations*, 1/2002 (n° 13), p. 165-178. URL : [www.cairn.info/revue-societes-et-representations-2002-1-page-165.htm](http://www.cairn.info/revue-societes-et-representations-2002-1-page-165.htm). DOI : 10.3917/sr.013.0165.

Réécrire son parcours dans la guerre, alors qu'il est devenu ancien combattant, c'est pour Félix Gélineau garder la trace d'un épisode très particulier de sa vie, c'est témoigner d'une partie de sa vie qu'il n'a pas choisie, qui lui a été volé et qui n'est pas la vraie vie. Par ailleurs, ce n'est pas tant SON passage à la guerre qu'il décrit que celui de tous ses camarades. Il n'emploie pas le « je » mais le « nous ». Son récit est donc celui de tous les combattants qui ont vécu les mêmes moments, qui ont vu les mêmes horreurs.

On peut aussi se demander à quel lectorat s'adresse Félix Gélineau dans ses notes. Sa famille, très certainement, sa femme bien sûr. Au-delà, nous n'en savons rien. Peut-on même imaginer qu'il ait eu l'intention de publier ses notes, à l'image de nombreux autres anciens combattants dans l'immédiat après-guerre ? La question reste sans réponse. Certains passages des notes, très littéraires, peuvent toutefois le laisser croire. Félix Gélineau s'y livre à un exercice d'écriture que sa solide formation scolaire lui permet d'envisager. La 1<sup>ère</sup> phrase de son texte en est à ce titre un bel exemple : « Le cultivateur, courageux et tranquille au sein de ses campagnes, occupé soigneusement et avec précaution à rentrer la récolte qui doit servir de nourriture au genre humain, fut soudain troublé dans son travail par le glas que sonne la cloche du village voisin. » L'artifice littéraire dont use Félix Gélineau à maintes reprises dans ses cahiers rend son témoignage plus crédible, en tout cas plus sincère, en même temps qu'il le rend plus lisible, alors qu'à côté, il égrène, jour après jour, les déplacements et les opérations de sa batterie, dans des commentaires souvent brefs. Citons au hasard des cahiers, au mois de juin 1915. Félix Gélineau est dans les Vosges, non loin de Gérardmer :

« 18 : nous enregistrons d'autres petits succès locaux et prenons une partie de Metzéral,  
19 : petits progrès,  
20 : prise définitive de Montzéral. »

Ce jour-là, il est un quand même peu plus disert : « Après le ravitaillement, on nous envoya mener des planches, que nous prenons au collet, à une batterie de 65 de montagne qui se trouve à la cote 939. »

Posons-nous enfin la question de l'intérêt de ces « notes de guerre » pour les historiens. Contrairement à beaucoup de récits, de témoignages de combattants ou anciens combattants, Félix Gélineau n'est ni officier, ni sous-officier. Il n'est pas non plus un fantassin. Ces « notes » sont celles d'un conducteur de chevaux dans un régiment d'artillerie et son point de vue ne peut être le même que celui du fantassin. Les deux ont fait la même guerre, sur tous les champs de bataille, mais dans des conditions fort différentes. Félix Gélineau le reconnaît d'ailleurs dans un paragraphe qu'il intitule « notre vie en Belgique », fin 1914 : « Quoique notre vie est un peu différente de nos frères d'armes les fantassins, notre vie en Belgique était loin d'être enviable » S'ensuivent des considérations sur l'horreur de la boue, de la pluie. Félix Gélineau a bien conscience du décalage qui existe entre sa vie de conducteur de chevaux et celle des fantassins mais il entend l'atténuer comme pour mieux se persuader, ou persuader un éventuel lecteur, d'une réelle unité de conditions de vie entre combattants.

Mais, au bout du compte, les « notes de guerre » n'ont jamais été publiées, ni beaucoup lues d'ailleurs. Elles viennent aujourd'hui s'ajouter aux milliers d'autres textes de poilus qui racontent, témoignent de cette formidable boucherie et constituent tous ensemble « le cri d'une génération<sup>6</sup> ».

A photograph of a handwritten signature in cursive script on aged, yellowish paper. The signature reads "F. Gélineau" and is written in dark ink.

**Signature de Félix Gélineau**  
*Coll. privée*

---

<sup>6</sup> Rémy Casals et Frédéric Rousseau, *op. cit.*